

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : L'ami d'Édouard (suite);
— VARIÉTÉS : Trait d'un enfant de cinq ans; Le corail.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

L'AMI D'ÉDOUARD.

XIV. La forêt vierge.

Mais Richard ne pouvait l'entendre; sa tête avait porté avec tant de force contre une souche qu'il gisait sans mouvement sur l'herbe, rendant le sang par la bouche et par le nez. Darius, moins maltraité, ne demeura étourdi qu'une minute au plus. En revenant à lui, il porta son fusil à l'épaule et fit feu au hasard. Mais déjà l'orang était loin, et les cris de l'enfant s'étaient éteints dans le morne silence des bois.

Au bruit de l'explosion, les broussailles s'entr'ouvrirent et les deux Malais accoururent sur le théâtre de cette scène courte, mais terrible. Ils avaient été retardés de leur côté par les difficultés ordinaires dans les forêts vierges. Toutefois ils avaient très-bien vu l'orang sur le cocotier, et ils avançaient en rampant dans les hautes herbes pour lui envoyer deux balles dans le corps, au moment où la catastrophe était arrivée. Ils ne manifestèrent aucune sympathie pour Palmer, toujours étendu sans connaissance, et quand le noir leur eut appris ce qui venait de se passer, ils se mirent en colère, tant contre Darius que contre le maître. Selon

eux, avant de courir à l'enfant, il eût fallu faire feu sur l'orang : eux-mêmes allaient le tuer ou du moins le blesser d'une manière grave, quand la précipitation des deux autres était venue déconcerter leurs manœuvres. Vainement Darius alléguait-il le sentiment paternel qui avait entraîné Palmer hors des bornes de la prudence; comment faire comprendre un pareil sentiment à ces êtres féroces, qui n'aiment rien, ne respectent rien, ne craignent rien? Au lieu d'accueillir ces explications, ils maltraitèrent le pauvre noir en gestes et en paroles. Néanmoins, dans l'espoir de retrouver

l'orang, qui ne pouvait être encore bien éloigné, ils se mirent à sa poursuite avec le chien, laissant le fidèle serviteur libre de donner des soins à son maître évanoui.

Darius alla chercher dans la mare voisine un peu d'eau, qu'il répandit sur le visage de Richard; mais ce fut seulement après un temps assez long que Palmer reprit ses esprits; encore, quand il rouvrit les yeux et quand il regarda d'un air effaré autour de lui, ne parut-il pas avoir complètement conscience de sa situation.

« Ah! maître, dit Darius, c'est bien heureux que « l'homme qui ne parle pas » n'ait pas eu son bâton, car nous avons été tués sur le coup.... A présent, vous boire cela. »

Et il lui tendit une gourde de rhum. Richard en avala quelques gorgées, et la mémoire sembla enfin lui revenir.

« Et Édouard? où est Édouard? » demanda-t-il brusquement.

Darius lui rappela la triste vérité.

En apprenant que Tueur-d'Éléphants et Boa



Richard gisait sans mouvement sur l'herbe. (Page 329, col. 1.)

étaient déjà partis à la recherche de l'orang, Richard s'écria :

« Il faut les rejoindre bien vite. Je ne veux pas laisser à d'autres le soin de délivrer mon enfant.... ce pauvre petit ange qui m'attendait, qui comptait sur moi et m'appelait à son secours ! »

Il essaya de se lever; mais sans doute le choc qu'il avait reçu avait offensé quelque organe important, car il retomba aussitôt.

« Maître, vous pas remis encore, dit le nègre avec affection; vous attendre ici en reposant vous. Les Malais bientôt revenir, et alors tous ensemble aller à la recherche de massa Édouard. »

Force fut à Palmer de se résigner; mais, accablé par l'idée de son impuissance, il cacha sa figure dans ses mains et versa d'abondantes larmes.

Au bout d'une demi-heure environ, Tueur-d'Éléphants et Boa revinrent sombres et mécontents; ils n'avaient trouvé aucune trace de l'orang, ils n'avaient pas entendu la voix d'Édouard. Palmer leur demanda ce qu'il fallait faire.

Ils répondirent avec humeur que l'entreprise était manquée, et que, selon toute apparence, l'occasion perdue ne se représenterait plus. Maintenant la vigilance de l'homme des bois était éveillée; il allait fuir avec sa victime, sans s'arrêter d'un instant, et il ne remettrait le pied sur terre que quand il serait à une immense distance.

« Or, vous ne vous imaginez pas, disait Boa, combien la forêt est grande.... Vingt journées, trente journées de marche ne suffiraient pas peut-être pour arriver au bout. Comment donc retrouver l'orang ? »

Et il concluait avec son compagnon qu'il fallait abandonner Édouard à son sort et regagner la colonie. L'indignation ranima Palmer :

« Quoi donc ! dit-il en s'appuyant sur le coude, je renoncerais ainsi dès le premier jour, dès la première heure, à l'espoir de délivrer mon enfant ? je reculerais devant les premiers obstacles ? Je croyais Tueur-d'Éléphants et Boa plus hardis, plus durs à la fatigue ; mais s'ils sont déjà las et découragés, qu'ils partent ; dussé-je rester seul, je ne retournerai pas en arrière.

— Maître, dit Darius, moi suivre vous jusqu'à la mort. »

Le reproche du colon avait offensé les Malais. Richard fut mieux inspiré en leur rappelant quelle récompense leur était promise en cas de succès, et il continua :

« L'orang ne saurait tarder à redescendre à terre. Il paraît avoir beaucoup d'affection pour mon fils, et quand il le verra haletant, brisé de ces bonds continus, il prendra pitié de lui et quittera sans doute le sommet des arbres. Vous connaissez aussi bien que moi, mieux que moi, l'instinct de ces orangs, instinct qui se rapproche tant de la raison humaine !

— Les orangs sont des hommes qui ne veulent pas parler, répliqua Boa en reproduisant l'opinion généralement admise dans la Malaisie; ils ont beaucoup plus de raison que certaines espèces d'hommes qui parlent.

— Dieu veuille qu'ils aient aussi le sentiment de la compassion pour la faiblesse ! dit Richard en soupirant; enfin, voulez-vous me suivre ? »

Il ajouta tout ce qu'il put imaginer pour les décider à continuer les recherches, et quoique ni l'un ni l'autre n'attendissent de bons résultats d'une nouvelle tentative, ils annoncèrent qu'ils étaient prêts à marcher en avant.

Par un effort de volonté, Richard parvint à se remettre sur ses pieds, sans le secours de Darius. Il chancelait, il éprouvait d'atroces douleurs à la tête; mais il cachait ses souffrances, de peur qu'elles ne fussent un nouveau motif de découragement pour ses compagnons.

On revint à la flaque d'eau sur le bord de laquelle avait eu lieu la catastrophe. Les Malais examinèrent attentivement les localités, firent flairer au chien la trace toute récente de l'enfant et de son ravisseur, et, après qu'ils se furent concertés ensemble, on se remit en route.

On marcha longtemps; on marcha jusqu'au soir, en s'enfonçant de plus en plus dans ces déserts. A mesure que l'on avançait, ils prenaient un aspect plus sauvage, et sans doute ils n'avaient jamais été foulés par le pied d'une créature humaine. Parfois on rencontrait des bêtes féroces, qui heureusement ne songeaient pas à charger la petite troupe, et que, de son côté, elle se gardait bien d'irriter. On ne parlait que par monosyllabes et à voix basse; on évitait le bruit, et l'on s'arrêtait assez souvent pour scruter le silence majestueux de ces solitudes. Mais on n'entendait plus ni l'orang ni Édouard; nulle part on ne rencontra leur trace. Le chien lui-même, bien qu'on lui donnât fréquemment à flairer le vêtement de l'enfant perdu, ne semblait plus comprendre ce qu'on lui voulait, et, après avoir quêté une minute ou deux autour de lui pour l'acquit de sa conscience, il s'attachait à la piste de quelque daim. Sans doute si l'orang était descendu à terre après la dernière alerte, ce n'avait été que fort loin et dans un lieu inabordable où le hasard n'avait pas conduit les chasseurs.

Une heure environ avant le coucher du soleil, tous étaient à bout de force et d'énergie. Ils avaient fait cette longue traite la plupart du temps à plat ventre ou bien en se frayant un passage à travers les lianes avec leur coutelas. Leurs vêtements de peau étaient traversés par de longues épines dont quelques-unes passaient pour vénéruses; leurs mains et leurs visages étaient déchirés; mille sortes d'insectes avides de sang, moustiques, maringouins, guêpes énormes, les suivaient avec acharnement, formant autour d'eux comme une nuée bourdonnante. D'ailleurs, pendant la journée ils n'avaient pu s'arrêter pour prendre leur repas, et s'étaient contentés de manger quelques fruits cueillis aux arbres de la forêt; la faim les pressait donc et contribuait pour sa part à leur profond abattement.

Mais nul n'était dans un état aussi déplorable que Richard, le chef de l'expédition. Ces fatigues excessives, les angoisses poignantes auxquelles il était en proie, avaient aggravé ses souffrances d'une manière presque intolérable. Une fièvre ardente le dévorait; parfois des brouillards épais passaient devant ses yeux et il pouvait à peine se conduire; d'autres fois son esprit se troublait; il avait le vertige, il ne savait plus ce qu'il voulait, où il allait. Aussi, vers la fin de la journée, en dépit de son courage, était-il obligé de s'appuyer sur Darius pour suivre la troupe, et sans le dévouement du noir il fût depuis longtemps resté en arrière.

Il devenait donc urgent de songer à une retraite pour la nuit. Les Malais eux-mêmes ignoraient où ils se trouvaient; le ciel avait été couvert de nuages toute la journée, et d'ailleurs les arbres étaient si serrés qu'il eût été impossible de s'orienter d'après le mouvement du soleil. On savait seulement que l'on était loin,

bien loin des habitations humaines, et l'on n'avait d'autre ressource que de camper au milieu des bois. Or, un orage non moins terrible que celui de la veille se préparait, et il était temps de s'arrêter pour se créer un abri.

Ce n'était pas chose aisée en effet. Il fallait trouver une place découverte, nettoyer le terrain afin de détruire les insectes dangereux, construire une hutte avec des branches et des feuilles, ramasser du bois pour entretenir pendant l'obscurité un feu capable d'écarter les bêtes féroces, et ces travaux devaient présenter bien des difficultés à des hommes rompus de fatigue.

Cependant quand on vint annoncer à Richard qu'il était nécessaire de faire halte, il ne manqua pas de résister; selon lui, rien ne pressait; on pouvait avancer encore, et peut-être finirait-on par atteindre ceux que l'on poursuivait. Mais les Malais ne tinrent pas compte de ses instances, et tandis que le malheureux père demeurait étendu sur l'herbe à la garde du nègre, ils songèrent à pourvoir aux exigences impérieuses du moment.

L'endroit où l'on s'était arrêté ne paraissait pas favorable pour un campement. On se trouvait sur une espèce de large chemin, tracé par le passage habituel d'une troupe de grands animaux, soit buffles, soit éléphants; et qu'arriverait-il si ces formidables troupeaux, qui sont surtout en mouvement pendant la nuit, venaient fondre sur les voyageurs plongés dans le sommeil? D'ailleurs les chasseurs mouraient de soif; il importait de découvrir de l'eau. Les deux Malais, chacun de son côté, se mirent donc à chercher dans le voisinage un emplacement plus avantageux.

Au bout de quelques instants, Tueur-d'Eléphants revint tout désappointé, et s'assit à l'écart en attendant son compagnon. Celui-ci ne tarda pas à revenir aussi, escorté de son chien qui pouvait maintenant vaguer en liberté. Sans doute Boa avait été plus heureux dans ses recherches, car il dit simplement;

« Venez tous. »

Tueur-d'Eléphants le suivit sans demander d'explications, mais il ne fut pas aussi facile à Richard de se rendre à cet appel. Le colon, appesanti par ce moment de repos, ne pouvait plus se mettre debout. Cependant il y parvint avec l'aide de Darius, et se traîna derrière les autres, en poussant des gémissements qui lui étaient arrachés par d'affreuses tortures.

On fit ainsi une centaine de pas. Boa avait choisi pour lieu de campement une clairière environnée d'arbres gigantesques. Une mare était au milieu, et, quoique l'eau provint de la dernière pluie, elle ne manquait ni de limpidité ni de fraîcheur. Mais ce qui frappa surtout les chasseurs fut la vue de trois ou quatre huttes en branchages, couvertes de feuilles et disposées sur de grosses racines saillantes. Ces huttes, sans portes et sans fenêtres, d'un travail très-grossier, pouvaient être d'un grand secours à des gens qui n'avaient ni le loisir ni la force de s'en construire d'autres. L'une d'elles était perchée sur un pandanus, à l'enfourchure des branches, comme le nid d'un énorme oiseau. Mais ce mode de constructions n'avait rien d'extraordinaire dans un pays où la plupart des habitations sont portées sur des pieux, comme nous l'avons vu dans les maisons malaises du Nouveau-Drontheim.

Richard, quoique anéanti par la fatigue et la souffrance, examina curieusement ces constructions singulières.

« Comment des êtres humains, dit-il avec effort, ont-ils pu habiter ces tristes solitudes? »

— Pas hommes des colonies, répliqua laconiquement Boa, mais hommes qui ne parlent pas.

— Quoi! s'écria Richard, ces huttes ont été construites et occupées par des orangs? »

Les deux Malais répondirent affirmativement.

« Alors établissons-nous ici; les habitants de ces cabanes ne peuvent manquer d'y revenir, et peut-être parmi eux se trouvera celui qui m'a ravi mon fils. »

Mais Boa fit remarquer que les huttes semblaient être abandonnées depuis longtemps. Les feuilles de vacoi qui formaient la toiture tombaient en poussière; les amas de mousse qui servaient de lit dans l'intérieur fourmillaient de scolopendres, de mille-pieds, de scorpions et d'autres bêtes venimeuses. Des débris de noix de coco étaient accumulés alentour; mais ils étaient pourris, décomposés. Une de ces massues que portent les singes de grande espèce avait été oubliée dans la hutte principale, et l'on jugeait à sa vétusté qu'elle se trouvait là depuis plus d'une année. Enfin rien ne permettait d'espérer que ces cabanes dussent recevoir de sitôt la visite de leurs anciens propriétaires.

Néanmoins il fallait s'installer là pour la nuit; l'orage montait, le ciel s'assombrissait de plus en plus; il n'y avait pas une minute à perdre. Boa s'occupa donc de recouvrir deux de ces cabanes avec de nouvelles feuilles, et de remplacer par de la mousse fraîche la mousse infestée d'insectes. De son côté, Tueur-d'Eléphants se mit à ramasser une provision de bois sec et à couper les herbes autour du campement.

Ces travaux divers, grâce à l'expérience spéciale des deux Malais, s'achevèrent avec promptitude. Bientôt Richard fut établi dans la hutte principale, sur une couche moelleuse. Darius devait rester près de son maître, tandis que Boa et Tueur-d'Eléphants occuperaient une hutte voisine. Les Malais et le nègre étaient convenus de veiller à tour de rôle pendant la nuit.

Ils soupèrent avec appétit autour du feu, qui avait en ce moment le double avantage d'éclairer les chasseurs et d'éloigner les moustiques. Quant à Richard, bien qu'il n'eût rien pris depuis la veille, il put seulement avaler quelques gouttes de lait de coco que le nègre lui apporta. Il était tombé dans une sorte d'engourdissement, et, haletant, les yeux fermés, il continuait de pousser des gémissements involontaires.

La nuit vint, et avec la nuit l'orage attendu. Les chasseurs se retirèrent précipitamment dans les huttes; des torrents d'eau tombaient du ciel, et le tonnerre grondait sans relâche. En quelques minutes le feu du bivouac fut complètement éteint, et il devenait impossible de le rallumer sous cette pluie diluvienne. C'était là un danger de plus, le feu seul pouvant tenir à distance les bêtes féroces; mais en dépit du choc épouvantable des éléments, les chasseurs fatigués s'endormirent; sauf celui qui devait veiller pour la sûreté commune.

XV. Retour.

La tempête dura jusqu'au jour, et ce fut à cette circonstance peut-être que l'on dut de ne pas être attaqué par les habitants de la forêt vierge, car les animaux sauvages semblent perdre une partie de leur férocité pendant ces grandes perturbations de la nature. Une

seule alerte eut lieu tandis que Boa était en faction. Le chien, qui dormait auprès de son maître, releva tout à coup la tête et poussa un grondement sourd. Boa, sachant bien ce que cela signifiait, saisit son fusil et regarda lentement autour de lui. A moins de vingt pas, des yeux fixes brillaient dans l'ombre. Sans hésiter, il épaula son arme et lâcha la détente; un hurlement retentit. Le Malais, après avoir tiré, prit en main son criss, s'attendant à voir fondre sur lui l'animal furieux; mais rien ne bougea plus du reste de la nuit. Le bruit de l'explosion et le hurlement du monstre s'étaient si bien confondus avec le fracas de la tempête, que le sommeil des autres chasseurs n'en avait même pas été troublé. Seulement quand Boa le matin alla juger de l'effet produit par son coup de feu, il trouva sous les broussailles de larges flaque de sang que les eaux pluviales n'avaient pu effacer d'une manière complète; sans doute un tigre royal venait pour la première fois d'éprouver dans son désert la puissance dominatrice de l'homme.

Au jour, les Malais et le nègre, reposés et dispos, semblaient tout prêts à recommencer leurs recherches. Par malheur, le chef de l'expédition n'était plus en état de la diriger ou même d'être d'aucun secours à ses compagnons. Son teint rouge, ses yeux hagards, attestaient les ravages de la fièvre; on l'appela, il ne paraissait pas entendre; on essaya de le mettre sur ses pieds, il retomba comme une masse inerte. On le pressa de questions, il ne répondit que par des sons inarticulés; il ne pensait plus, il ne sentait plus, il ne comprenait plus.

Que faire? Boa et Tueur-d'Éléphants, durs pour les autres comme pour eux-mêmes, voulaient abandonner le malade; ils parlaient de rentrer à la colonie, laissant Richard et le nègre devenir ce qu'ils pourraient. Mais Darius déploya toute son éloquence pour les détourner de cette résolution égoïste; il leur rappela surtout les recommandations expresses du gouverneur; il leur dit que s'ils abandonnaient ainsi « massa Palmer, » le ma-

jor les ferait pendre ou fusiller dès qu'ils reparaitraient au Nouveau-Drontheim; enfin il employa de tels arguments que les Malais finirent par se montrer plus traitables.

Il fut convenu qu'ils suivraient seuls la piste de l'orang pendant la journée qui commençait, tandis que Darius resterait à la hutte avec le malade. Tueur et Boa devaient y revenir le soir, après avoir battu les cantons environnants; et si leurs investigations n'avaient pas eu de résultat, on songerait le lendemain matin à reprendre la route de l'habitation. Sans doute d'ici là Palmer, soulagé par un repos absolu, aurait recouvré sa connaissance et serait capable de manifester sa volonté. Ce plan arrêté, l'un des Malais monta sur un arbre afin de s'orienter et de pouvoir retrouver les huttes plus tard. Après avoir fait ses observations, il rejoignit son camarade, et tous les deux s'enfoncèrent de nouveau dans la forêt, accompagnés du limier.

Darius demeura donc seul auprès de son maître, et cette journée lui parut interminable. La pluie continuait de tomber en abondance, quoique le temps fût calme, et l'eau filtrait à travers le toit de la cabane. Le malade ne paraissait pas s'en plaindre; au contraire, il plaçait machinalement son front brûlant sous le mince filet d'eau qui tombait

goutte à goutte, et il en éprouvait une sorte de soulagement. Il n'adressait pas la parole à Darius, et l'on eût dit qu'il ne le reconnaissait pas; mais, par moments, il était violemment agité et, dans son délire, il tenait les propos les plus navrants. Tantôt il croyait revoir son fils et lui prodiguer de tendres caresses, tantôt il appelait sa chère Elisabeth et lui adressait des consolations affectueuses. La joie, l'espérance, la terreur, semblaient présenter tour à tour à

son esprit troublé des images douces ou terribles. Puis, abattu par ces violentes secousses, il retombait dans un morne engourdissement qu'interrompaient de nouveaux accès de délire.

Sur le soir, les deux Malais revinrent à la hutte,



Son délire ressemblait à de la frénésie. (Page 333, col. 2.)



Les tigres avaient continuellement rôdé autour des huttes. (Page 333, col. 1.)

très-fatigués et trempés jusqu'aux os. Ils n'avaient pas vu l'orang et avaient perdu toute espérance de rejoindre le malheureux Édouard. Il ne fallait pas songer à pénétrer plus avant dans ces interminables forêts. Ils avaient été attaqués par un de ces ours noirs qui rongent le cœur des palmiers, et, après l'avoir blessé de leurs deux coups de fusil, ils l'avaient achevé avec leurs criss. De plus, l'un d'eux avait été poursuivi par un buffle, et il lui avait fallu employer la ruse pour échapper au farouche animal. Enfin, à quelques lieues des huttes, s'étendait, tout rempli de crocodiles et de serpents monstrueux, un immense marais qui paraissait former une barrière infranchissable. Les deux Malais l'avaient longé longtemps sans trouver un passage pour le traverser, et, selon toute apparence, ce passage

n'existait pas. Il était donc urgent d'opérer la retraite; aussi bien la saison pluvieuse qui commençait pouvait, si l'on tardait trop, rendre le retour à la colonie très-difficile et très-périlleux, sinon impossible.

Ces raisons étaient déterminantes, et Darius ne savait que répondre, sinon que son maître était tout à fait incapable de marcher. Cependant, il voulut attendre jusqu'au lendemain avant de proposer un parti définitif, espérant que dans la nuit l'état de Palmer pourrait s'améliorer.

Mais cette nuit fut encore plus désastreuse que la précédente. Le malade avait été constamment agité, et son délire ressemblait par moments à de la frénésie. D'autre part, la pluie ne cessait pas et menaçait la contrée d'une véritable inondation. On n'avait donc



Les souffrances des chasseurs étaient affreuses. (Page 334, col. 1.)

pu, cette fois encore, allumer de feu, et les tigres avaient continuellement rôdé autour des huttes en poussant des hurlements affreux. On s'était trouvé dans l'obligation de tirer de temps en temps des coups de fusil pour les écarter et de rester sur le qui-vive; aussi, quand les premiers rayons du jour parurent, aucun des chasseurs n'avait-il goûté un moment de repos.

Ils auraient eu pourtant besoin de réparer leurs forces pour supporter les fatigues nouvelles qui les attendaient. Il n'y avait plus, en effet, d'illusion à se faire; la nécessité parlait; il fallait abandonner l'enfant à son sort et regagner la colonie au plus vite. Les vivres étaient entièrement épuisés, et l'on n'avait plus de ressources que dans les fruits sauvages de la forêt. Les vêtements étaient en lambeaux; les pieds étaient

ensanglantés, les corps déchirés par les épines, dévorés par les insectes féroces de ces bois. Une retraite immédiate devenait indispensable, et comme Richard était incapable de se mouvoir on résolut de le porter.

Ce ne fut pas sans peine que Darius décida les Malais à prendre ce parti; il dut employer de nouveau les promesses et les menaces, car ils refusaient encore de se charger du malade. Enfin, ils consentirent avec répugnance; et aussitôt on fit les préparatifs de départ. On construisit avec des branches une espèce de litière sur laquelle on déposa Richard, toujours plongé dans la même atonie; puis après avoir déjeuné d'un gros lézard, qu'ils mangèrent tout cru faute de pouvoir allumer du feu, les chasseurs abandonnèrent les huttes des orangs.

On croira facilement que le voyage ne put s'accomplir qu'au prix de fatigues inouïes. Les porteurs du brancard marchaient le plus souvent sur un sol inondé, à travers des broussailles inextricables, pendant que le troisième chasseur leur ouvrait une route avec son coutelas. À chaque instant on se détournait de la ligne droite pour éviter les mares profondes, ou bien les massifs d'arbustes épineux, dont le feu seul aurait pu avoir raison. On faisait ainsi le double de chemin, et, pour comble de malheur, on s'égarait fréquemment malgré la sagacité des Malais à se reconnaître au milieu de ces déserts. Aussi, plusieurs fois, Boa et Tueur-d'Éléphants s'assirent-ils, refusant d'aller plus loin et menaçant de leur criss le pauvre Darius, qui les exhortait à prendre courage.

Le fidèle serviteur éprouvait lui-même, à certains moments, de pareilles défaillances, et en venait aussi à penser que la tâche commencée excéderait ses forces. Tout son corps n'était plus qu'une plaie; il mourait de faim, il pouvait à peine se tenir sur ses pieds meurtris. Cependant ces accès de découragement étaient courts; il ne tardait pas à se ranimer, et, quand il voyait faiblir un de ses compagnons, il allait s'atteler au brancard avec une nouvelle ardeur.

Mais si les souffrances des chasseurs étaient affreuses, celles de Richard ne sauraient se dépeindre. Ballotté au milieu des ronces, sans pouvoir se garantir de leurs atteintes, trempé de pluie, dévoré par la fièvre, il ne pouvait que gémir par intervalles; encore ces gémissements devinrent-ils de plus en plus faibles, et vers la fin de la journée ils cessèrent complètement. Un moment, Darius crut que c'en était fait de son maître : mais, ayant glissé la main sur le cœur de Richard, il y sentit de légers battements. Toutefois, il fallait se hâter si l'on ne voulait que cette dernière étincelle de vie s'éteignît bientôt.

Dans cette retraite funeste, le chien de Boa fut d'un grand secours. Plusieurs fois, il retrouva la route perdue; plusieurs fois, il donna l'éveil contre les bêtes malfaisantes qui allaient surprendre les chasseurs sans défense. Enfin, ce fut lui qui annonça par de sonores aboiements l'arrivée à la colonie.

Il était temps; le soleil allait se coucher au milieu de nuages d'un rouge de sang; et si les voyageurs avaient dû passer encore une nuit dans la forêt sans nourriture et sans abri, peut-être aucun d'eux ne fût-il revenu de cette périlleuse excursion. Cependant, par un effet merveilleux de la force morale, ils se ranimèrent tout à coup en retrouvant des sentiers battus, en apercevant autour d'eux les signes du voisinage de l'homme. Leur taille courbée se redressa, ils portèrent plus allègrement leur fardeau.

Seul, le malade ne donna aucune marque de joie : il était inanimé.

Comme la troupe débouchait dans les cultures, les Chinois de l'habitation Palmer venaient de terminer leurs travaux de la journée et se disposaient à rentrer au logis. Plusieurs, avec leur flegme national, regardèrent le piteux état des chasseurs sans songer à s'informer de ce qui leur était arrivé, à leur offrir des secours. Mais ce n'était pas le compte de Tueur-d'Éléphants; il fit signe à Darius, qui en ce moment l'aidait à porter Richard, et ils déposèrent le brancard à terre. Alors le Malais alla saisir par leurs longues queues les deux Chinois les plus proches. Malgré leurs protesta-

tions et leur résistance, il les attela au brancard en leur disant, la main sur son criss :

« Il est aussi votre maître... A votre tour ! »

Et force fut aux Chinois, parmi lesquels se trouvait notre ancienne connaissance Yaw, de prendre jusqu'à la maison la place des porteurs, tandis que ceux-ci, brisés et chancelants, les suivaient avec peine.

Il était nuit quand ils atteignirent l'habitation. À la nouvelle de leur retour, on accourut au-devant d'eux avec des flambeaux. On n'osait les questionner et on les regardait avec avidité. Leur aspect piteux était assez significatif; quelques mots de Darius achevèrent de faire comprendre le mauvais succès de l'expédition. Puis le nègre, à son tour, demanda des nouvelles de Mme Palmer.

« Ah ! Darius, répondit Maria en pleurant, grand malheur dans la maison !... Bonne maîtresse à nous n'avoir pas deux heures à vivre. »

En ce moment, Mme Surrey et la petite Anna, pâles et tremblantes l'une et l'autre, parurent sur le seuil de la porte.

« Édouard ! s'écria la jeune fille; me ramenez-vous mon cousin Édouard ? »

Personne ne répondit.

« Et mon frère ! s'écria Mme Surrey, où est mon frère ? »

La lumière d'une torche tomba sur le brancard, et l'on put voir le malheureux Palmer livide, les traits décomposés, donnant à peine quelques signes d'existence. Mme Surrey le crut mort et poussa un cri déchirant, tandis qu'Anna tombait évanouie.

Le docteur van Stetten accourait à son tour; un coup d'œil suffit pour lui apprendre la vérité.

« Ah ! dit-il avec tristesse, la bonne nouvelle que j'attendais pour ranimer ma pauvre malade ne viendra pas; voici, au contraire, un surcroît de besogne pour moi et de douleur pour tous. »

On s'empressa de secourir Palmer, tandis que la négresse emportait Anna sans connaissance.

Le lendemain matin, on apprit dans le village du Nouveau-Drontheim qu'Édouard, comme nous venons de le voir, était resté au pouvoir de l'orang, que Mme Palmer était morte dans la nuit, et que son mari était lui-même à toute extrémité.

Tels étaient les résultats de la désobéissance d'un enfant qui s'était dérobé à la surveillance pour satisfaire un caprice.

XVI. Le père.

Trois années s'étaient écoulées depuis les événements que nous venons de raconter.

Dans cet intervalle, des changements remarquables s'étaient accomplis au Nouveau-Drontheim, et la colonie avait pris un aspect de merveilleuse prospérité. De nombreux bâtiments, indigoteries, sucreries, moulins, couvraient maintenant la vallée comme s'ils eussent surgi du sol; la forêt vierge, qui jadis entourait les habitations d'une ceinture menaçante, avait reculé de plusieurs milles, et la culture avait fait partout de notables conquêtes.

Le grand bombax lui-même n'existait plus; on voyait des champs de poivre, de riz, de patates au lieu même où Édouard et sa gouvernante avaient été attaqués par un tigre. La population du Nouveau-Drontheim paraissait avoir triplé dans cette courte période. À la vérité

elle se composait encore de ce bizarre mélange d'Hindous, de Malais, de nègres et d'Européens que nous connaissons déjà, mais le nombre des Européens s'était accru dans une proportion plus grande, et il y avait toujours plusieurs navires européens à l'ancre dans la rivière.

Les moyens de défense de la colonie étaient aussi devenus plus sérieux. A la place de la pauvre citadelle délabrée qui couronnait le rocher à l'entrée du havre, on apercevait, de chaque côté de la rivière, deux belles batteries, bien entretenues et bien gardées, capables de résister longtemps à des forces imposantes. Au vieux major Grudmann, qui avait obtenu sa retraite, avait succédé un autre gouverneur plein d'activité et d'énergie, qui s'appelait Stewart et qui montrait à la famille Palmer la même bienveillance que son prédécesseur.

Au milieu de la prospérité commune, l'habitation Palmer n'avait pas cessé d'être florissante; au contraire, ses constructions paraissaient plus vastes, mieux entretenues qu'autrefois; elle avait un plus grand nombre de travailleurs, et ses magasins, à peine vidés par les navires qui venaient chercher à Sumatra leurs cargaisons d'épices ou de bois de teinture et d'ébénisterie, se remplissaient de nouveau, comme par enchantement, de toutes sortes de denrées pour satisfaire à de nouvelles demandes. La maison avait conservé son air propre et coquet; le jardin n'avait perdu aucune de ses bizarreries chinoises, ni sa pagode aux clochettes dorées, ni ses ponts de bambou jetés sur le ruisseau de la cascade, ni ses éléphants de porcelaine dont la trompe était un pot de fleurs. Une autorité sage et bienfaisante semblait encore s'exercer dans cette maison dont elle assurait la richesse et le bien-être.

Cette influence toutefois ne pouvait être celle de Richard Palmer. Le chef de la famille n'avait plus la volonté et l'énergie nécessaires pour une pareille tâche. Après avoir failli succomber aux suites de son désespoir, il n'avait pas accepté la vie comme un bienfait quand il avait repris conscience de lui-même. Privé de sa femme et de son fils, il était devenu sombre, taciturne. Il ne s'inquiétait nullement de ses affaires, et ne se plaisait que dans les bois où il passait souvent cinq ou six jours consécutifs. Quand il revenait à l'habitation après ces longues absences, il était maigre, affamé, épuisé de fatigue.

A défaut de son frère, Mme Surrey, qui déjà du temps d'Élisabeth avait la surintendance du logis, avait pris la direction des intérêts de la famille. Anna Surrey la secondait de son mieux.

ÉLIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

TRAIT D'UN ENFANT DE CINQ ANS.

Voici un exemple d'abstinence d'autant plus touchant qu'il prend sa source dans la tendresse filiale et que c'est un enfant de cinq ans qui l'a donné.

Un curé des environs de Rennes avait fait venir chez lui trois enfants de l'un de ses paroissiens fort misérable, pour leur faire prendre mesure d'habits : le froid

était rigoureux; les trois enfants étaient transis. Le bon curé leur dit de s'approcher du foyer, et leur fait apporter du pain et un peu de viande. Les deux aînés mangent leur portion de bon appétit; le troisième regardait la sienne d'un air bien satisfait, mais il n'y touchait pas.

« Quoi! mon enfant, lui dit le curé, tu ne manges pas? »

— Non, monsieur, répondit le marmot; je garde mon pain et ma viande pour ma mère, qui est malade.

— Mange toujours, mon petit ami, j'enverrai ce qu'il faut à ta maman.

— Non, je ne mangerai pas; je veux lui porter ce que voilà, car maman est malade. »

A ces derniers mots, les yeux de l'enfant se remplissent de larmes.

« Ta mère, mon petit, ne manquera de rien, reprit le curé; mais, crois-moi, mange, tu dois avoir faim. »

— Oui, j'ai faim; mais maman est malade.

— Eh bien! tiens, voilà du pain et de la viande que tu lui porteras toi-même; mais je veux que tu manges ce que je t'ai donné.

— Dans ce cas-là, monsieur, je mangerai bien mon pain sec : ma viande, je veux la garder pour maman. »

LE CORAIL.

Le corail est un genre de polypes que l'on trouve dans la Méditerranée, près des côtes (surtout à la Calle, en Algérie) et dans quelques parties de l'Océan. Ce sont des animaux microscopiques, blancs, mous et presque diaphanes. Leur bouche est entourée de huit tentacules coniques, légèrement comprimés et ciliés sur les bords. Ils vivent captifs et en grand nombre sur un polypier fixé au fond de la mer; et couvert de petites loges où est enfermé leur abdomen, c'est-à-dire la partie de leur corps qui contient les organes destinés aux fonctions vitales. Ce polypier, appelé lui-même *corail*, présente la forme d'un petit arbrisseau sans feuilles, mais très-branchu, de 50 à 60 centimètres de longueur sur une épaisseur de 3 à 4 centimètres. Il est couvert d'une écorce gélatino-calcaire qui, à l'état frais, s'enlève aisément, et il est enveloppé d'une membrane vasculaire qui lie les uns aux autres tous les individus d'un même pied, et fait que la nourriture de l'un profite à tous les autres. L'axe central est d'un rouge vif, et a la dureté du marbre. C'est cette matière que l'on emploie à faire des bijoux, des colliers, etc.; elle fait un article de commerce important sur les côtes de la Sicile, de la Grèce et de la Barbarie. Souvent de hardis plongeurs vont les arracher ou les couper à la main au fond de la mer; mais le plus ordinairement on les recueille en promenant au fond de l'eau, au moyen d'une corde, une sorte de filet appelé *salubre*, que l'on maintient ouvert par une croix de bois, et qui est retenu au fond par une grosse pierre ou un boulet. On fabrique un *corail artificiel* : c'est une pâte qui a pour base ordinaire la poudre de marbre cristallin, cimentée avec de l'ichthyocolle, ou quelquefois avec une huile très-siccative, et que l'on teint au moyen du vermillon de Chine, mêlé à une très-petite quantité de minium. Le corail artificiel est bien inférieur au corail naturel sous le rapport du poli, de l'éclat, et surtout de la durée.

N. MAURY.



La pèche du corail. (Page 335, col. 2.)